

a maintenant corrigé son erreur, et elle renvoie lord Allenby en Égypte pour accorder à ce pays l'indépendance qu'il a toujours été dans son intention d'accorder, mais elle l'a fait maintenant sans insister d'abord sur la conclusion préalable d'un traité.

Pour ce qui est de la France, l'erreur qu'elle a faite et qu'elle paraît vouloir corriger au sujet de la Russie, est surprenante. La diplomatie française est beaucoup trop habile pour continuer de tenir la Russie à l'écart ; ce qui est curieux, c'est qu'il a fallu l'accord d'Angora pour suggérer à la diplomatie française qu'il y avait quelque chose à faire avec la Russie.

Quand le Dr Benès parle à Londres de la Russie, on l'écoute avec respect. Si la Conférence de Gênes doit atteindre ses buts ambitieux, il faut une préparation suffisante, et, sur ce point, l'aide du Dr Benès sera aussi précieuse que pour la Conférence elle-même. Sa visite à Londres a beaucoup aidé à la préparation de Gênes. Le point de vue britannique est que Gênes devrait avoir lieu le plus tôt possible après le 8 mars, que si un ajournement est nécessaire, il ne devrait être que de quelques semaines ; enfin qu'il ne faudrait pas essayer de constituer d'avance un bloc des Alliés pour imposer leurs vues à la Russie et à l'Allemagne, car ce serait en contradiction avec l'objet général de la Conférence.

George GLASGOW.

Variétés

« Eros » ou la pédagogie amoureuse

Un curieux procès sculeva, l'an dernier, des discussions dans la presse allemande : c'est celui du Dr Wyneken, professeur, écrivain, que le tribunal de Rudolstadt a condamné à un an de prison à la suite d'une affaire dite « de mœurs ». Bien que l'inculpé ait à peine nié l'authenticité de certains faits, ses collègues, ses élèves, les parents de ceux-ci ont protesté contre ce jugement : de grands journaux, comme la *Gazette de Francfort*, ont pris ouvertement la défense de Wyneken, qui exposait sa doctrine dans une brochure pourvue de ce titre impressionnant : « Eros ».

Mot magique, qui est en train de conquérir l'Allemagne ! Car les Latins ne sont pas le seul peuple sensible au prestige du Verbe : certains vocables grecs, riches en dessous à la fois poétiques et métaphysiques, ont eu, outre-Rhin, une fortune inouïe : qu'on se souvienne du « dionysisme » de Nietzsche.

Nous ne sommes plus dans le domaine de Bacchos et des mystères sacrés, mais dans le champ pur du platonisme : c'est l'auteur du *Banquet* qui donna les plus fameuses définitions d'Eros, et l'Amour pédagogique se trouve tout entier dans ces paroles de Diotima : « Il y a des hommes qui conçoivent davantage dans les âmes que dans les corps... et ils recherchent le beau, afin de concevoir en lui, car on ne conçoit jamais dans la laideur. Ils se sentent davantage attirés vers un beau corps que vers un laid, et lorsqu'ils rencontrent une âme belle, noble et bien venue, ils se sentent violemment attirés vers elle ; et vis-à-vis de cet homme ils se répandent aussitôt en

discours sur ce qui est bon et ce qui est nécessaire pour qu'un homme s'améliore, et ce à quoi l'on doit tendre, et ils s'efforcent de l'éduquer. »

Platon, en dépit de la prétendue clarté du génie hellène, prête à mille interprétations, et il n'est point démontré que celle de Wyneken soit la bonne. Selon lui, pour que l'éducation soit efficace, pour qu'elle ne soit pas une chose purement formelle, il faut qu'il s'établisse entre le maître et le jeune disciple un sentiment d'une nature particulière, qui est plus que de la confiance, plus que de l'affection : une sorte de tendresse enthousiaste. C'est Eros qui commande, Eros, dieu de toutes les fécondités, spirituelles et matérielles, dieu de toutes les attractions, et dont la force profonde présidait, suivant certains philosophes antiques, aux affinités des atomes aussi bien qu'à celles des humains. Il éveille chez les jeunes garçons, au moment de la puberté, une sensibilité inquiète, passionnée, qui les rend aptes à accueillir ses enseignements avec une ardeur, un attachement, une foi qui ressemble un peu à de l'amour.

C'est donc, en définitive, l'instinct sexuel qu'il s'agit d'utiliser dans un but pédagogique : Wyneken n'en fait point mystère : cet instinct, un des plus puissants qui agissent sur la nature humaine, et dont les effets lointains sont beaucoup plus variés, s'étendent à un plus grand nombre de facultés qu'on ne l'imagine, est une force qu'il faut savoir saisir pour la gouverner, la purifier, l'idéaliser. C'est en s'en emparant que l'on atteindra à ce terme suprême de toute éducation : la formation des idées, de l'âme, du caractère. Wyneken prétend que tous les grands conducteurs d'hommes — au sens moral — Bouddha aussi bien que Platon, Jésus comme saint François, ont agi sous l'inspiration d'Eros : c'est cet instinct, transmué en une flamme spirituelle, qui émanait de toute leur personne, et qui exerçait sur leurs disciples un attrait irrésistible.

Cette affirmation n'est point neuve : elle nous transporterait dans le domaine de la psychologie, et même de la psychiatrie. Mais voici qui paraîtra plus audacieux, voire plus équivoque : Wyneken se souvient que les Grecs furent de grands admirateurs du nu, que tous leurs sports s'exerçaient sans vêtements, que l'étude et le culte de la beauté du corps, principalement du corps masculin, fut la source du plus parfait de leurs arts, la sculpture. Il faudrait, dit-il, ranimer chez nous ce goût et ce sens de la beauté corporelle. « Cela devrait faire partie de l'éducation de la jeunesse. Une éducation scolaire complètement transformée apprendra aux jeunes gens à se familiariser avec leurs corps, au lieu de se considérer comme des êtres purement cérébraux. Rien ne contribuera mieux à l'amélioration physique de la race que l'habitude de la nudité, le fait de considérer celle-ci comme une nécessité dans tous les exercices sportifs, gymnastiques, choristiques, chaque fois que le climat le permet... »

De telles idées nous sont familières et ne soulèveraient guère d'objections. Cependant, lorsque notre pédagogue ajoute : « Pour que nos jeunes gens acquièrent ce sens des valeurs corporelles, il faut tout d'abord que l'éducateur le possède, et comme ce sens est identique à celui du beau, il conduit facilement à Eros », nous nous sentons entraînés sur un terrain glissant, sur cette pente dangereuse qu'il a dû lui-même suivre assez loin, pour attirer l'attention des juges de Rudolstadt.

D'aucuns diront qu'une telle déviation ruine tout le prétendu idéalisme, le néo-platonisme de la pédagogie amoureuse. Wyneken le conteste avec énergie,

et il faut reconnaître qu'il a pour lui une partie de l'opinion, une partie non négligeable, puisqu'il s'agit de son entourage, de ses amis, de ses élèves, des gens à qui rien de sa conduite n'était caché. « Nous n'avons jamais dissimulé, affirme-t-il, que nous ne pratiquions pas l'éducation dans le sens de l'adaptation bourgeoise à la lutte pour l'existence ni d'après l'idéal de la vieille génération, mais que nous voulions faire appel au sens de la vérité, encore pur et inaltéré chez la jeunesse, à son enthousiasme pour les valeurs suprêmes, à son Eros : on appelait cela l'idéalisme de notre pédagogie. » De fait, l'école libre que Wyneken dirigeait à Wickersdorf en Thuringe, était florissante; il jouissait d'un prestige personnel considérable, et les écrits où il exposait ses idées l'avaient fait connaître dans toute l'Allemagne. Ce qui, dans ces idées, peut nous paraître choquant ou contradictoire, ne l'est assurément point pour ses fidèles, puisque le jugement qui le condamne a provoqué de leur part cette déclaration :

« Les soussignés, collaborateurs du D^r Wyneken, affirment que connaissant de longue date, et directement sa personne, sa doctrine et son action, ils estiment que les accusations portées contre lui ne pourraient être jugées qu'en tenant compte de l'ensemble de sa personnalité, ainsi que de ses vues culturelles et pédagogiques ; que dans les faits qui lui sont imputés, ils ne voient rien qui puisse diminuer leur croyance dans la pureté de ses intentions, ni porter atteinte à sa valeur pédagogique ou au mérite de cet esprit créateur, en avance sur son temps; en conséquence, ils tiennent la condamnation du D^r Wyneken pour un crime, non seulement à l'égard de sa personne et de son œuvre, mais envers l'esprit vivant et les forces profondes de notre peuple. »

Etrange pays que cette Allemagne d'aujourd'hui, où s'entrechoquent tant de tendances contraires, où il est des gens sérieux que rien ne choque, où les pires audaces de pensée, et même de conduite trouvent, à défaut de juges indulgents, des avocats passionnés.

René LAURET.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS ET LA SARRE



Les Nations assemblées disent : « Il faut que nous rendions l'Allemagne encore plus petite, afin qu'elle profite de la protection accordée aux petites Nationalités. »

(Extr. du *Simplicissimus*.)

La Crise de la politique italienne

« Un fort courant libéral et démocrate préconise la fidélité à l'Entente, le rapprochement avec les Yougoslaves et la Petite Entente, et assigne pour but à la politique italienne de reconquérir la confiance de toutes les Puissances et aussi son indépendance d'action. »

Il n'y a pas seulement une crise ministérielle en Italie, il y a une véritable crise de la politique italienne. Selon le mot de M. de Nicola ce n'est pas un ministère qu'il faut mettre sur pied, c'est un gouvernement. Voilà plus de quinze jours que le Cabinet Bonomi a donné pour la première fois sa démission. M. Giolitti a été empêché par le veto des populaires de lui succéder. M. de Nicola a échoué à son tour, non pas, comme il avait semblé tout d'abord, à cause de l'hostilité des Extrêmes, mais à cause de la rivalité des deux fractions du Centre : populaires-catholiques et démocrates. M. Orlando s'est brisé sur le même obstacle. M. Bonomi, qui a eu la bonne grâce de se représenter devant la Chambre, n'a pas pu davantage mettre d'accord le centre populaire (qui a voté pour lui) et le centre démocratique (qui a voté contre) : il a été renversé.

Tout est donc à recommencer, et ce sont les mêmes noms qu'on met naturellement en avant : Giolitti, Orlando, de Nicola, Bonomi. Au moment où cet article paraîtra, sans doute l'Italie aura-t-elle un nouveau Ministère. Quel que soit l'homme qui sera à sa tête, on peut, dès à présent, prédire que son cabinet sera fondé sur une concentration des deux groupes du Centre. Resté à savoir sur quel programme l'accord pourra se faire entre les prétentions et les exigences des populaires et celles des démocrates, qui, depuis quinze jours, s'affirment inconciliables.

Il y a pourtant là une question numérique qui ne peut être écartée. Cent cinquante démocrates, cent sept populaires, quatre-vingts droitiers, cent cinquante députés d'extrême gauche, aucun de ces quatre grands groupes n'a isolément la majorité ; il faut donc que deux d'entre eux au moins se coalisent sur un programme minimum et, dans l'état présent des choses, la seule coalition praticable est la coalition démocrate populaire, élargie le plus possible soit vers la droite en y englobant les agrariens et les libéraux-salandrins, soit vers la gauche en donnant des gages aux socialistes et en obtenant d'eux, en retour, une neutralité bienveillante.

Il y a là une équivoque que M. Bonomi s'est efforcé de dissiper en se représentant devant la Chambre, mais sans y réussir. La Chambre a voté à l'unanimité la première partie de l'ordre du jour accepté par M. Bonomi, qui énumérait des directives gouvernementales, mais par 295 voix contre 107, elle a remplacé la dernière phrase qui renouvelait la confiance à M. Bonomi par une phrase de défiance. A s'en tenir à ce vote, il semblerait que, les communistes exceptés, tous les groupes ont le même programme et qu'ils désirent